

Tiré du livre « le choc de Jésus » de Gérard Bessière

## LE TOUT DE LA VIE

C'est dans le pays fulgurant de son Père que Jésus a été « exalté », comme dit le Nouveau testament.

C'est dans la vie de Dieu, à la source de la source, qu'il s'est redressé de tout son être, au delà du supplice et de la mort.

C'est au cœur des croyants et de l'humanité que son Esprit gémit et enfante.

Nous en avons le pressentiment, si nous tentons de nous donner à la vie vivante de Jésus :

C'est le tout de son existence depuis Nazareth jusqu'à Jérusalem qui traversa toutes les morts humaines et ensemença la terre.

Quand il appelait les hommes à s'éveiller, quand il leur annonçait les pardons de Dieu, quand il les disait frères et fils d'un même Père, Jésus ressuscitait l'humanité.

Quand il déchirait le destin et leur faisait entrevoir un Royaume à accueillir et créer, quand il invitait à la folle audace d'aimer sans mesure, quand il faisait de l'ennemi un ami, Jésus était déjà « la Résurrection et la vie ».

Tiré du livre « Résurrection, une histoire de vie » de Daniel Marguerat

## IL DISAIT : JE SUIS LA VIE

Allez dire à ses disciples et à Pierre : « Il vous précède en Galilée » Mc 16, 7.

Notons bien que la nouvelle à faire passer aux disciples ne concerne pas l'absence du corps. Elle signale le nouveau lieu de la présence.

Que le corps ait disparu n'est pas le message, mais bien que le crucifié ne puisse être classé comme une affaire périmée. C'est pourquoi je préfère parler du tombeau ouvert que du tombeau vide.

Capter l'attention sur le vide de la tombe est égarant : au jour de Pâques, la mort subit une fracture, une ouverture forcée, une béance, une effraction de son pouvoir.

Que tous les endeuillés le sachent, que les bourreaux l'apprennent à leurs dépens, la mort n'est plus un point final.

Tiré du livre « Ouvrez, mille textes » de Jean Debruyne

Combien de nos prières ne font que reconduire Jésus au tombeau, ne lui demandant rien d'autre que de nous laisser faire nous mêmes les demandes et les réponses ?

Combien de nos schémas, de nos idéologies ne sont finalement que des tombeaux devant lesquels nous sommes les premiers à crier « au voleur » parce que le Jésus que nous avons déposé là en état de cadavre a osé s'en enfuir ?

Combien d'actes de foi préfèrent un « Jésus-formule » un « Jésus-définition » un « Jésus-cadavre » pourvu qu'il soit là, à un Jésus vivant mais qui est toujours ailleurs ?

Combien de nos Jésus ont la rigidité des morts, parce que nous les gardons comme des reliques du temps de nos enfances ?

Et lorsque nous crions « au voleur » au sujet de l'Eglise qui change la religion, au sujet du temps qui va trop vite à cause des événements qui refusent de nous attendre, est-ce que nous faisons autre chose que Marie-Madeleine qui réclamait qu'on remette Jésus au tombeau pour que tout rentre dans l'ordre ?

La terre pourtant ne garde pas la semence, elle la produit. Le ventre ne garde pas l'enfant, il le fait naître.

Le tombeau fait naître Jésus, Jésus enlevé, c'est de nouveau Jésus possible.

Jésus parti, c'est déjà un autre rendez-vous avec Jésus ailleurs.

L'absence de Jésus devient ainsi la condition même de sa présence.